

DOMINIQUE METZ

« In the Mood » in London

Le Strasbourgeois Dominique Metz a joué avec bon nombre d'artistes en France, avant de se faire un nom Outre-Manche avec le Glenn Miller Memorial Orchestra, un big band qui perpétue la tradition du trompettiste aviateur, héros de la deuxième guerre. Installé à Londres depuis dix ans, il travaille dans le circuit des comédies musicales, avec le groupe Texas Flood en hommage à Stevie Ray Vaughan, et se paye le luxe de faire quelques prestations avec Sir Paul McCartney ! Batterie Magazine l'a rencontré à l'Olympia avec le G.M.M.O.

N'y a-t-il pas plus de micros qu'avant, sur la scène du Glenn Miller Memorial Orchestra ?

Effectivement. Il y a quelques années, nous étions, encore, des adeptes du tout acoustique. Seules les voix étaient sonorisées. Mais, les salles ont changé ; les bons vieux théâtres des centres villes ont laissé la place aux Palais Omnisports. Il a fallu s'adapter pour être entendu !

Quelle est la particularité sonore pour ce style ?

La batterie doit chanter. Je joue sur une Ludwig, et j'aime le son vintage. J'ai la chance de travailler avec Sabian, et Bruce Parry me gâte avec une palette de sons sur mesure. Ma ride Artisan de 22", notamment, me fait craquer ! Mes peaux sont assez tendues, et la grosse-caisse, au son très ouvert, est jouée très légèrement sur les noires. Ainsi, je donne, avec la contrebasse, une base solide à l'orchestre, sans pour autant que la rythmique soit gênante. Il ne faut pas noyer les autres instruments dans les fréquences graves.

N'est-ce pas, aussi, un travail délicat pour le sonorisateur ?

Si, carrément, et des batteurs viennent souvent me voir, car ils sont surpris par la tension et le son aigu de mes toms. Ce qu'ils entendent derrière ma batterie est différent, de ce qu'ils ont entendu toute la soirée depuis leur siège ! Il est important d'être conscient du son que l'on projette, de celui que les autres musiciens perçoivent, et de celui que le public reçoit. Le son est l'affaire de toute l'équipe : musiciens et techniciens. Il faut accepter les compromis, et adapter son jeu.

En fin de set, vous jouez le standard "Sing Sing Sing", qui laisse la part belle à la batterie. On sent que tu t'éclates à faire participer le public...

Ce solo me permet, tous les soirs, de me retrouver face au public, et de jouer avec lui. C'est un rare privilège que d'essayer de recréer les ambiances inventées, il y a plus de cinquante ans, par des légendes comme Gene Krupa ou Buddy Rich. Je m'inspire de ces grands batteurs, mais aussi d'idées plus contemporaines, telles que des formules rythmiques utilisées par les DJ, qui s'appuient sur le raccourcissement progressif d'une phrase pour faire monter la tension. C'est un régal.

Comme au premier jour ?

Oui, il s'agit avant tout de prendre du plaisir, de s'amuser et de profiter du moment présent. Avant chaque balance, la vision de la scène, la batterie, tous les instruments, et l'idée de me produire devant un public me procurent toujours la même excitation.

Les projets ?

Un troisième album studio de *Ian Brown and the Smouldering Sons* en début de l'année prochaine et une nouvelle tournée du G.M.M.O. •

Patrick Buchmann

